

Marathon, une légende de la Grèce

Marathon, 490 av. J.-C. : une armée de 10 000 hoplites repousse une force perse trois à cinq fois supérieure en nombre. De cette bataille Athènes allait faire une victoire éclatante propre à assurer sa gloire et sa domination.

Par **Patrice Brun**

En 500 avant notre ère, les cités grecques d'Asie Mineure (Milet et Éphèse notamment) se révoltèrent contre la tutelle que les Perses faisaient peser sur elles depuis un demi-siècle. Elles firent appel à leurs cousines de l'autre côté de la mer Égée mais deux d'entre elles seulement, Érétrie (en Égée) et Athènes, acceptèrent de les aider.

Après avoir maté la révolte des Grecs d'Asie, le roi achéménide Darius ordonna de mettre au pas les cités grecques de la mer Égée et de la péninsule balkanique qui avaient osé le défier. Dès 492 av. J.-C., les cités grecques du nord de l'Égée et des îles voisines telles qu'Abdère ou Thasos passaient sous le contrôle perse. Durant l'été 490 av. J.-C., ce fut au tour des Cyclades, comme Naxos ou Paros.

Érétrie et Athènes, qui avaient participé à la rébellion, furent également l'objet de la vindicte perse. La première fut capturée assez rapidement, ses habitants réduits en esclavage et déportés en Mésopotamie. Pour Athènes, les Perses avaient un autre plan. La présence à la cour achéménide de l'ancien tyran Hippias, chassé d'Athènes en 510 av. J.-C., avait laissé penser qu'il serait profitable de le réinstaller à la tête de la cité et de faire de celle-ci une affidée des Perses, comme la tête de pont dans le monde grec continental. C'est ainsi que l'on doit interpréter la présence d'Hippias dans l'expédition menée par le gendre de Darius, Datis.

Après leurs succès dans les îles, les Perses décidèrent d'attaquer Athènes. Mais, plutôt que de se porter directement sur la ville, ils débarquèrent dans l'anse de Marathon, pour des raisons à la fois pratiques (la baie pouvait accueillir beaucoup de vaisseaux) et politiques : les Perses espéraient des dissensions



LAUTRUR
Professeur d'histoire ancienne à Bordeaux-III, Patrice Brun a notamment publié *Guerres et sociétés dans les mondes grecs* (Éditions du Temps, 1999) et *La Bataille de Marathon* (Larousse, 2009).

internes à la cité que la présence d'une armée ennemie pourrait accentuer.

Il n'en fut rien. Les sources athéniennes, Hérodote en premier lieu, qui narre l'histoire un demi-siècle après les événements, indiquent tout au contraire que la décision de se porter au-devant de l'ennemi fut prise assez rapidement. Des demandes d'aide furent adressées à certaines cités : Platées, en Béotie, accepta d'envoyer 1 000 fantassins au secours des 9 000 Athéniens. Un messager fut dépêché d'Athènes à Sparte : le coureur Philippidès, dont c'était la profession (les Grecs le connaissaient sous le nom d'hé-

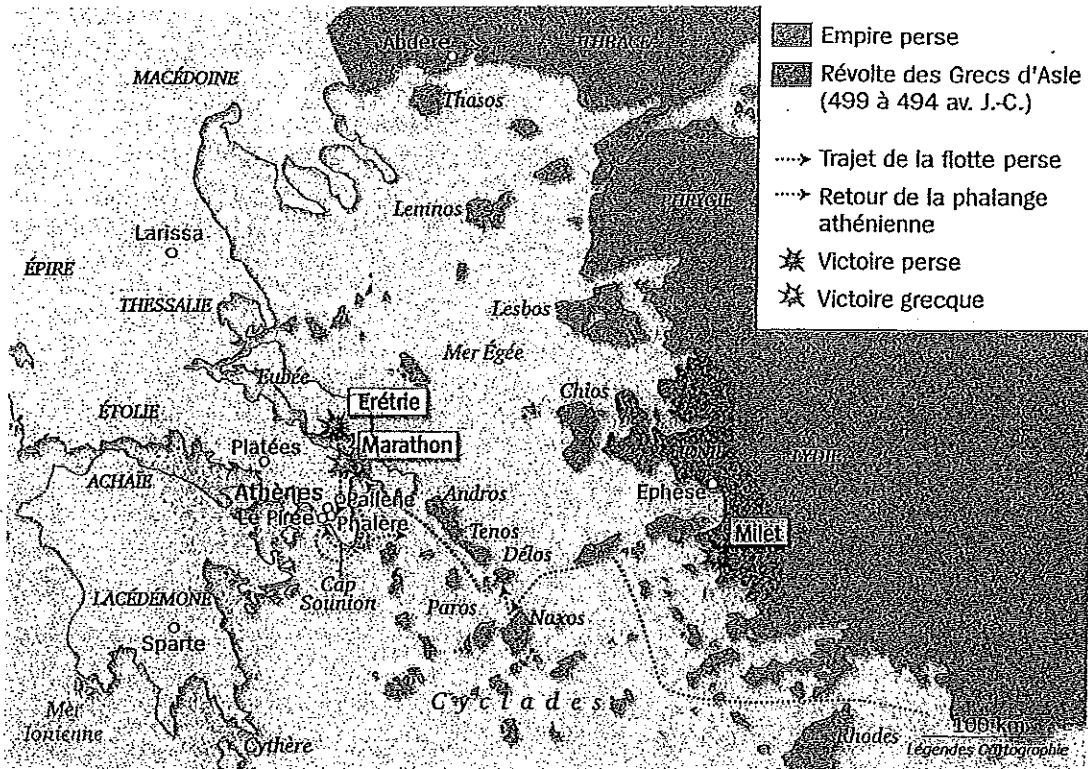
mérodrôme, étymologiquement « qui court toute la journée »), mit 36 heures environ pour parcourir les 240 kilomètres séparant les deux cités. Mais il n'obtint qu'une réponse dilatoire : les Spartiates ne pouvaient pas quitter leur sol tant que les fêtes qu'ils célébraient (les *Carneia*) n'étaient pas terminées – ils arrivèrent après la bataille.

MILTIADE CONTRE DATIS

Ce sont donc 10 000 hoplites (soldats lourdement armés d'une cuirasse en bronze, d'un large bouclier et d'une lance) qui allaient affronter les Perses. Pourtant, ce n'est qu'au bout de neuf jours d'attente que le combat eut lieu. Le stratège qui commandait l'armée athénienne ce jour-là, Miltiade, chargea au moment où les Perses em-

Page de gauche : Le Coureur de Marathon, par Luc-Olivier Merson, 1869 (Paris, musée de l'École des beaux-arts). C'est Lucien de Samosate qui, au III^e siècle, a inventé la légende selon laquelle le messager athénien Philippidès aurait expiré peu après avoir parcouru la quarantaine de kilomètres qui séparaient Marathon d'Athènes afin d'annoncer la victoire grecque.

POURQUOI MARATHON?



Après avoir maté la révolte des Grecs d'Asie, les cités et les îles grecques du nord de l'Égée puis des Cyclades, les Perses s'attaquent à Érétrie (vite vaincue) et à Athènes. Mais plutôt que de s'engager directement à Athènes, ils préfèrent débarquer dans l'anse de Marathon, notamment parce que la baie peut accueillir de nombreux vaisseaux. Les Athéniens partent aussitôt au-devant de l'ennemi. La plaine marécageuse entrave les cavaliers perses et facilite la victoire des hoplites. Les Perses tentent une nouvelle offensive en contournant l'Attique par le cap Sounion et en jetant l'ancre à Phalère. Devancés par les troupes athéniennes qui ont déjà regagné la ville, ils doivent se résoudre à abandonner la bataille.

barquaient pour assiéger la ville. L'attaque des hoplites eut vite raison de l'armée de Datis, pour l'essentiel composée de cavaliers qui avaient du mal à se mouvoir dans cette plaine marécageuse, et d'archers dont les traits n'étaient pas assez puissants pour percer les cuirasses métalliques.

Les Athéniens capturèrent sept navires perses, ce qui indique une bataille d'une ampleur peu importante. Les chiffres, d'ailleurs, très vite exagérés (on parla par la suite de centaines de milliers de combattants perses), doivent être relativisés. Sans que l'on puisse en donner de précis, bien entendu, l'on s'accorde à présent pour parler d'une armée d'invasion de 30 000 à 50 000 combattants (trois à cinq fois plus que les hoplites athéniens). La disproportion des forces était donc réelle, et la victoire athénienne ne l'était pas moins. Hérodote rapporte que 192 Athéniens tombèrent ce jour-là, parmi lesquels Callimachos le polémarque¹, contre environ 6 000 Perses.

Mais l'essentiel de la flotte barbare prit la mer sans encombre. Elle contourna l'Attique par le cap Sounion et mit l'ancre devant le port de Phalère (Le Pirée n'était pas alors en activité) pour tenter un coup de main sur Athènes. Cependant les troupes

athéniennes de Miltiade, conscientes du danger, avaient très vite regagné la ville et étaient là lorsque les navires de Datis arrivèrent à Phalère. Les Perses n'insistèrent pas. Le bilan de leur croisière était largement positif : Athènes n'était qu'un enjeu mineur et Marathon un épiphénomène, désagréable, certes, mais qui ne remettait pas en cause leurs conquêtes dans toute la mer Égée.

À Athènes en revanche, la victoire est passée très vite pour extraordinaire : une armée de 10 000 hoplites avait dominé une force trois à cinq fois supérieure en nombre. Pour la première fois, une troupe grecque avait repoussé une attaque perse.

Cet aspect inédit s'expliquait, dans la mentalité grecque du temps, par la conjonction de deux faits complémentaires : le courage des combattants d'un côté, luttant pour la liberté de leur cité et la défense d'institutions démocratiques nées après la chute de la tyrannie d'Hippias, l'aide des dieux de l'autre. Ces « raisons » de la victoire, non pas antinomiques mais complémentaires, expliquent en grande partie l'attitude athénienne après la bataille. Des honneurs exceptionnels furent réservés aux Athéniens tombés sur le champ de bataille. Un tumulus (ou *sôros*) recouvrant leurs corps fut érigé

Notes

1. Le polémarque est un magistrat supérieur commandant l'armée de manière au moins formelle.
2. Un obituaire est un registre renfermant le nom des morts.

le lieu même de l'engagement – il est encore visible aujourd'hui – et des stèles rappelant leurs ans et leur tribu d'origine furent dressées. L'une de ces stèles a été dernièrement retrouvée, premier modèle dans l'histoire de la cité de ces « obélisques » dont on a maints autres exemplaires datant pour l'essentiel du V^e siècle avant notre ère. Callimachos, tué au combat, bénéficia personnellement, quant à lui, d'une offrande sur l'Acropole. Et, bien entendu, les dieux ne furent point oubliés. Un trophée (*tropaion*), sorte de mannequin cruciforme destiné à prendre les dieux à témoin de la victoire, fut érigé avec les plus belles armes prises sur le lieu même où la déroute (*tropè*) ennemie avait eu lieu. Quarante ans plus tard, vers le milieu du V^e siècle av. J.-C., un monument en marbre (une colonne surmontée d'un chapiteau ionique) fut construit en lieu et place de ce trophée initial. Les archéologues en ont retrouvé sur place quelques débris. Dans les années qui suivirent, d'autres offrandes furent dédiées aux dieux dans de grands sanctuaires panhelléniques, à Olympie, à Delphes, où ce fut sans doute l'occasion – mais les archéologues ne s'accordent pas sur ce point – de bâtir le « trésor des Athéniens ».

Des offrandes sont dédiées aux dieux qui ont facilité la victoire et des jeux en l'honneur d'Héraclès sont institués à Marathon même

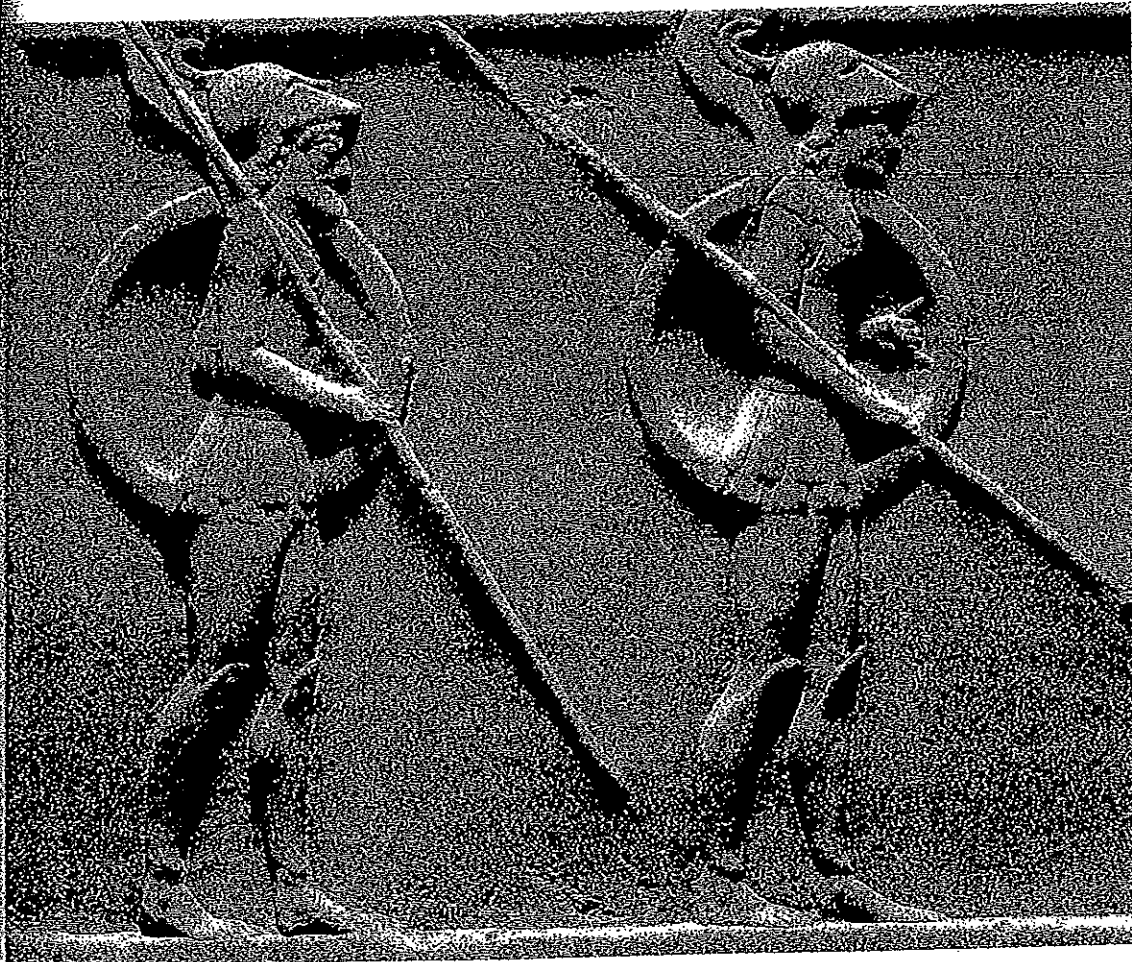
Des jeux en l'honneur d'Héraclès furent institués à Marathon même – en 490 av. J.-C., les troupes athéniennes avaient campé plusieurs jours dans le sanctuaire du héros.

Ces honneurs rendus aux dieux qui avaient facilité la victoire favorisèrent le rattachement de Marathon à toute l'histoire mythique de la cité. Hérodote rapporte que le dieu Pan était apparu au messager Philippides, parti demander de l'aide aux Spartiates : le dieu lui aurait ordonné de « demander de sa part aux Athéniens pourquoi ils ne prenaient aucun soin de lui alors qu'il leur voulait du bien, qu'il leur avait rendu déjà des services en maintes circonstances et leur en rendrait encore » (VI, 106). Autre événement surprenant raconté

par Hérodote : « Un Athénien, Épizélos, fils de Coupthagoras, pendant qu'il combattait dans la mêlée et se comportait vaillamment, perdit la vue, sans avoir été blessé de près ni frappé de loin. Et, pendant le reste de sa vie, il demeura aveugle. On dit qu'en parlant de ce fait, il racontait ceci : il lui avait semblé voir

en face de lui un hoplite de grande taille, dont la barbe couvrait tout le bouclier. Ce spectre [*phasma*] l'avait dépassé et avait tué son voisin de ligne » (VI, 117). La bataille est assez importante pour intéresser les dieux, ce qui n'a rien pour surprendre les Grecs.

Un document iconographique disparu, mais dont Pausanias nous a laissé la description, nous en



Deux hoplites avec bouclier et lance : relief attique, vers 490 av. J.-C. (Musée archéologique d'Athènes). Protégés par leur cuirasse en bronze, mus par leur idéal de liberté et de démocratie, ils vainquirent aisément les Perses et devinrent des héros légendaires.

Le seul souvenir que le poète Eschyle voulut qu'on conservât de lui après sa mort, c'était qu'il avait combattu et vaincu les Mèdes à Marathon

apporte une autre preuve : il s'agit de la peinture attribuée à Polygnotos de Thasos installée sur l'Agora, à Athènes, sous le Portique (appelé depuis « portique peint » ou *stoa poikilè*) et illustrant la bataille de Marathon. L'œuvre doit dater des années 465 av. J.-C. Regardant les Athéniens combattre, le héros du lieu, Marathon, « de qui la plaine tire son nom » précise Pausanias, est accompagné d'Héraclès, d'Athéna, déesse tutélaire de la cité, et de Thésée, le premier roi « mythique » d'Athènes.

Histoire et mythe se rejoignent autour de la bataille de Marathon, d'autant plus facilement que cette dichotomie n'a pas de sens dans le monde antique : l'histoire, celle des hommes et des « faits réels », n'est dans l'esprit des Grecs que la continuation des temps mythiques, lorsque les dieux et les hommes vivaient côte à côte. Cette « mémoire » de Marathon née dès les lendemains de la bataille joua un rôle central pour la cité et les hommes qui avaient combattu. Le grand auteur tragique Eschyle était l'un d'eux. Son frère était mort sur le champ de bataille. Lui-même mourut en 456 av. J.-C., non sans avoir rédigé sa propre épitaphe : « *De sa bravoure pourraient témoigner le bois de Marathon et les Mèdes aux longs cheveux.* » De sa participation à la bataille de Salamine, de sa gloire poétique, rien : le seul souvenir qu'Eschyle voulut qu'on conservât de lui après sa mort, c'était qu'il avait combattu et vaincu les Mèdes (c'est-à-dire les Perses) à Marathon trois décennies plus tôt. Les « marathonomaches », littéralement les « combattants de Marathon », faisaient partie de la vie de la cité un peu comme les poilus de 14-18 en France jusque dans les années 1960. Un autre auteur de théâtre, Aristophane, en 425 av. J.-C., les met en scène – c'est d'ailleurs lui qui leur donne ce sobriquet – avec une certaine tendresse.

Tout était mis en place pour que cette mémoire perdurât. Des cérémonies se déroulaient régulièrement sur le lieu même de l'engagement, des sacrifices étaient organisés, auxquels participaient les jeunes gens chargés de transmettre eux-mêmes cette mémoire. On sait ainsi, par l'intermédiaire de Xénophon, qui le raconte dans *L'Anabase* (III, II, 12), qu'à l'extrême fin du v^e siècle av. J.-C. les 500 chèvres promises à Artémis avant la bataille étaient toujours consacrées à la déesse.

Outre la peinture de la *stoa*, plusieurs monuments de l'Acropole rappelaient les guerres médiques (contre les Perses) dans leur ensemble ; les savants s'accordent pour lire, sur la frise septentrionale du petit temple d'Athéna *Nikè*, une évocation de la bataille. Surtout, la tradition des « orai-

sons funèbres », ces discours prononcés tous les ans pour honorer ceux qui étaient tombés au combat, perpétuait le souvenir des exploits mythiques et récents des Athéniens, parmi lesquels, on s'en doute, Marathon tenait une place de choix.

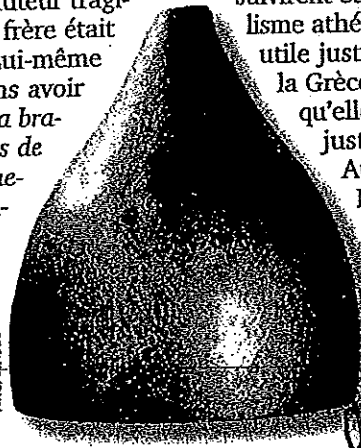
Autocélébration de la cité, l'oraison funèbre avait pour but premier de maintenir la flamme du triomphe. Bien entendu, le fait avait été exploité en dehors de l'Attique : la gloire de la cité devait s'afficher partout en Grèce. Mais l'évocation de leur victoire face aux Perses permit aussi aux Athéniens de réclamer une place d'honneur à la bataille de Platées en 479 av. J.-C., la dernière des grandes batailles terrestres des guerres médiques, elle aussi remportée par les Grecs.

RÉCUPÉRÉE PAR LES ROMAINS

On n'oubliera évidemment pas des motifs plus triviaux de nature politique. Dans les années qui suivirent et tout le v^e siècle av. J.-C., l'impérialisme athénien trouva en Marathon une bien utile justification : Athènes avait « libéré » la Grèce de la menace perse ; il était juste qu'elle en prît la direction. Déjà en 479, juste avant la bataille de Platées, les Athéniens utilisèrent l'argument de Marathon pour réclamer une place de choix dans la phalange grecque : « *En effet, seuls parmi les Grecs, nous avons engagé un combat singulier contre le Perse et nous l'avons emporté, en triomphant de 46 peuples. Cet exploit ne nous donne-t-il pas le droit d'occuper la place en question ?* » (Hérodote, IX, 27). Et puis des raisons personnelles

se greffèrent là-dessus. Le fils de Miltiade, Cimon, joua un rôle politique majeur entre 475 et 450 av. J.-C. : lui et la faction aristocratique qui le soutenait eurent tout intérêt à glorifier la bataille. Ce fut d'ailleurs un parent de Cimon qui commandita la « peinture de Marathon » vers 465 av. J.-C.

Tant que la cité athénienne demeura vaille que vaille indépendante – avant son intégration complète dans le monde romain au 1^{er} siècle avant notre ère –, la bataille demeura une affaire athénienne. Une inscription datée de 123 av. J.-C. indique encore que les éphèbes se sont rendus au tumulus de Marathon, « *où ils ont déposé une couronne et organisé des concours en l'honneur de ceux qui sont tombés dans la bataille pour la liberté.* » Tout changea avec l'Empire. Une si éclatante victoire sur les « barbares » ne pouvait qu'être récupérée. Marathon entra donc dans le patrimoine commun de Grèce et, pour ainsi dire, du monde gréco-romain. Jusqu'à ce que l'éloignement dans le temps finisse par mettre la victoire au même plan que les exploits mythiques de Thésée.



C'est à ce moment que l'on assiste à des transformations littéraires majeures. Renchérissant sur Hérodote, Pausanias (I, XXVIII, 4) indique ainsi que le dieu Pan promet à Philippidès d'intervenir aux côtés des Athéniens, ce qui lui aurait valu un culte. Le rhéteur Lucien de Samosate le fait d'ailleurs participer en personne au combat. Thésée est enrôlé de la même manière. Plutarque précise – ce qu'Hérodote n'avait pas fait – que, « parmi ceux qui affrontèrent les Mèdes à Marathon, beaucoup crurent voir le fantôme de Thésée en armes s'élançant à leur tête contre les barbares » (Thésée, 35, 5).

L'exagération devint de mise. Le nombre d'assillants culmina à 700 000 avec Cornélius Népos ; la rhétorique flamboyante, dont l'Empire romain assura le succès (c'est l'époque appelée « Seconde Sophistique »), s'empara de Marathon et lui donna une touche dramaturgique considérable. Le plus connu de ces rhéteurs, Aelius Aristide, qui vivait au II^e siècle de notre ère, consacra un discours à l'éloge d'Athènes, le *Panathénaique*, dans lequel il fit un long développement (102-113) concernant Marathon, où l'on retrouve tous les poncifs du genre : la phalange athénienne s'avance dans la plaine de Marathon en procession (*pompè*) plus qu'en formation de combat ; la course des hoplites se ruant sur l'ennemi est à ce point rapide que les barbares demeurent interdits ; en un instant, leurs lignes sont enfoncées, les hommes tués, les chevaux capturés ; la panique s'empare des ennemis et leurs pertes sont telles – nous touchons là au sommet de l'hyperbole – que le flot de sang est assez abondant pour porter les bateaux des fuyards.

UNE COURSE AUX JO DE 1896

La bataille de Marathon, vieille de près de sept siècles, était entrée dans la légende de la Grèce. Ce n'était pas un mensonge que d'ajouter des anecdotes à un mythe qui plaisait aux Grecs. Plutarque pouvait bien écrire : « Marathon, l'Eurymédon [une autre bataille contre les Perses], Platées, tous les autres exemples qui font s'enfler et trépigner de vaine fierté le peuple, laissons-les aux écoles de sophistes ! » (*Moralia*, 814 c). En donnant un rôle éminent à Thésée le jour de la bataille, il avait lui-même participé à l'édification d'un mythe.

Mais c'est bien sûr Philippidès, le messager qui avait été adressé aux Spartiates par les Athéniens, qui connut le destin le plus glorieux. C'est le rhéteur grec Lucien de Samosate, au début du III^e siècle de notre ère, qui donne à la légende sa touche finale : Philippidès aurait selon lui été chargé d'annoncer la victoire à Athènes ; il aurait parcouru si vite les quarantes kilomètres qui séparent Marathon de la cité qu'il expira dès sa mission accomplie. Ce dénouement mélodramatique fut une source d'inspiration sans fin pour les artistes du X^e siècle (dont le sculpteur Jean-Pierre Cortot et le peintre Luc-Olivier Merson) tout autant que pour les créateurs des Jeux olympiques modernes. C'est ainsi qu'en 1896, hors de tout contexte



THE GRANGER COLLECTION/RUE DES ARCHIVES

historique réel, fut organisée une course reliant Marathon au stade antique d'Athènes, rénové pour l'occasion. On sait que ce fut un berger grec, Spiridon Louys, qui l'emporta.

L'histoire n'est pas finie. Lors des Jeux olympiques de 2004, le marathon partit du stade du bourg actuel. Après quelques hectomètres, le trajet quitta la grande route menant vers Athènes pour contourner le tumulus recouvrant toujours les restes des Athéniens morts un jour de septembre 490 av. J.-C. Puis les concurrents passèrent devant un buste de Grigorios Lambrakis, ce député assassiné en 1965 par la police et dont l'histoire personnelle devait donner naissance au film de Costa Gavras *Z*, *zi* en grec : « il est vivant ». Les concurrents rendaient, sans trop le savoir sans doute, un hommage aux héros morts pour la liberté de la Grèce. Toute cette re-création n'est certes plus de l'histoire. Mais il suffit d'en être conscient. ■

Le Grec Spiridon Louys, vainqueur de la course de marathon créée en 1896 lors des premiers Jeux olympiques modernes à Athènes, ici en tête de la parade des vainqueurs. Dessin d'André Castaigne (1896). Page de gauche : casque mède en bronze (vers 490 av. J.-C., Olympie).

POUR EN SAVOIR PLUS

- P. Briant et P. Lévêque (dir.), *Le Monde grec aux temps classiques. T. I, Le V^e siècle*, PUF, 1995.
- P. Brun, *La Bataille de Marathon*, Larousse, 2009.
- N. Loraux, *L'Invention d'Athènes*, Payot, 1981.
- F. Prost, « Les combattants de Marathon : idéologie et sociétés hoplitiques à Athènes au V^e siècle », F. Prost (dir.), *Armées et sociétés de la Grèce classique*, Errance, 1999, pp. 69-88.